

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, VENDREDI, 16 AVRIL 1847.

No 30

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE A L'UNIVERS.

New-York, 15 décembre 1846.

La Californie. — Ce nom a eu la puissance d'émouvoir récemment la Bourse de Londres et de Paris. La nouvelle de la prise de possession de cette province par les Etats-Unis a fait baisser les fonds publics dans toute l'Europe, et plus d'un banquier qui s'effrayait ou spéculait sur le mot de Californie, le prononçait peut-être pour la première fois. Du moment que l'attention du monde politique et financier est dirigée de ce côté, il est bon de savoir de quoi l'on parle, et vos lecteurs me pardonneront de leur rappeler non pas tant ce qu'est actuellement la Californie que ce qu'elle a été autrefois. L'histoire de l'obscur péninsule a eu ses grandeurs, si elle a maintenu ses décadences; mais les unes furent l'œuvre de la religion, tandis que les autres sont l'ouvrage de la main des hommes et des révolutions.

On sait que la Californie proprement dite forme une étroite presqu'île à l'ouest du Mexique; elle a 300 lieues de longueur, sur 30 seulement de largeur; mais on a donné le nom de Nouvelle-Californie à la partie du continent américain s'étendant au nord de la péninsule jusqu'à l'Orégon. Ce territoire doit sa découverte à Fernand Cortès. L'étudiant de Salamanque, l'alcade de Cuba, le vainqueur de Mexico, était maître en 1521 de l'immense monarchie de Montezuma. Mais son génie aventureux voulait encore soumettre de nouveaux royaumes à la couronne espagnole. Charles-Quint déposa Cortès du gouvernement de l'empire, que ce dernier a conquis; Cortès obtint comme une faveur insigne de pouvoir entreprendre à ses frais de nouvelles expéditions, et nous le voyons en 1532 transportant pièce à pièce des navires à travers les montagnes mexicaines. Il a construit ces vaisseaux sur l'Océan-Atlantique, il les lance sur le Pacifique, et il s'y embarque bientôt lui-même, trouvant que ses capitaines ne vont pas dans leurs découvertes aussi vite que sa pensée. Cortès visite successivement les rivages de la Californie; mais ces côtes inhospitalières lui sont fatales; la tempête brise ses vaisseaux, la faim décime ses équipages, et les tribus nomades des Indiens opposent à ses armes une résistance opiniâtre. La civilisation des Aztèques était plus facile à vaincre que la mobilité insaisissable des sauvages. Cortès se ruine dans ces entreprises infructueuses, et il en est réduit à engager les diamans de sa femme pour payer ses matelots mécontents. Il n'en a pas moins l'honneur d'avoir le premier découvert une vaste étendue de pays et d'avoir donné son nom à la mer Vermeille, qui devrait s'appeler encore mer de Cortès. Ces explorations auraient suffi pour illustrer un navigateur ordinaire; les Cook, les Vancouver en ont fait bien moins; mais elles se perdent au milieu des grandes actions du valeureux Castillan.

Pendant le siècle qui suivit, l'Espagne essaya vainement de coloniser la Californie. Elle attachait cependant une haute importance à cette possession. La cour de Madrid voulait se mettre en communication directe avec les Philippines, et elle avait besoin d'un bon port sur l'Océan-Pacifique pour y faire arriver les galions de Manille. Mais onze expéditions successives, montées à grand frais et sous différents règnes, furent également désastreuses. La Vieille-Californie est entièrement couverte de montagnes volcaniques, sans rivières, sans forêts, sans ombrages. Dans quelques rares vallées existait une couche légère de terre végétale. Les sauvages y cultivaient du maïs; mais leur subsistance dépendait surtout de la pêche. Les colons que le gouvernement espagnol dirigeaient sur cette aride contrée, y périrent de misère, ou abandonnèrent la partie, et en 1697, c'est-à-dire 176 ans après la conquête, aucun établissement n'existait dans la Californie. Ce fut alors que le Gouvernement, désespérant du résultat avec ses seules forces, abdiqua en quel que sorte sa souveraineté en faveur d'un Ordre religieux. Les lettres-patentes octroyées par Charles II donnent à la Compagnie de Jésus le droit d'administrer la justice dans la Californie, d'y nommer aux emplois civils et militaires, d'y enrôler des troupes, et d'agir en tout comme les seuls représentants du roi d'Espagne dans la contrée. Muni de ces pleins pouvoirs, le père Salva-Tierra débarqua en Californie le 25 octobre 1697, à la tête d'une armée de cinq soldats et prend solennellement possession du pays au milieu duquel il veut vivre et mourir. La mission de Loreto est fondée et l'œuvre d'évangélisation commence. Le jésuite, quoique assisté bientôt par les pères Piccolo et Ugarte, est souvent tenté de désertir un terrain si ingrat. La colonie ne peut pourvoir à sa subsistance. Les ouragans dévastent ses champs, la mer engloutit les navires qui lui portent des provisions, et la Californie serait encore abandonnée sans la charité du père Kino, qui, résidant

sur une partie du Mexique plus fertile, ne se lasse pas d'expédier à ses frères du blé et des vêtements. Cependant la persévérance finit par triompher. Des excursions répétées ont fait découvrir des vallées plus accessibles à la culture. La vigne et l'olivier s'y acclimatent merveilleusement au milieu des rochers, et produisent des échanges contre le blé des côtes voisines. Les troupeaux importés d'Europe se multiplient en liberté, et bientôt la mission est à l'abri du besoin. — Défenseurs des Indiens comme Las-Casas, les Jésuites ont obtenu que leurs ouailles ne seraient pas mises en réquisition pour travailler aux mines. Les sauvages reconnaissent se laissent instruire dans la vraie foi, et les missions de Saint-Jacques, Saint-Joseph, Saint-Ignace et Sainte-Rosalie ne tardent pas à rayonner autour de Loreto. C'est ici que le génie des Pères se montre dans toute son originalité. Ils ne trouvent pas de mots dans la langue des Indiens pour représenter la résurrection des morts. C'est un dogme qu'il leur faut cependant expliquer aux sauvages, et l'idée n'a jamais existé dans l'esprit de ces peuples primitifs. Les Jésuites prennent une mouche et la plongent dans l'eau jusqu'à ce que la vie semble éteinte. L'insecte est ensuite séché au soleil et revient peu à peu au sentiment sous l'influence de la chaleur. Les Indiens témoins de l'expérience s'écrient: *ibimuhucté*, et les Pères s'emparent de ce mot pour désigner la résurrection de notre Sauveur, dont ils donnent aux Indiens une conception lucide.

Sur ces entrées, Salva-Tierra reçoit l'ordre de se rendre à Mexico, dont son général le nomme provincial; un poste si élevé ne convient pas à sa modestie, et en 1706, il obtient l'autorisation de retourner s'ensevelir dans les missions qu'il a fondées. Philippe V a réclamé une carte de ses possessions sur l'Océan-Pacifique. Ugarte construit un navire en Californie; il s'embarque en 1719 sur le "*Triomphe-de-la-Croix*," et adresse bientôt au Roi l'atlas et la relation de son voyage d'exploration, qui fait autant d'honneur à la science qu'à l'intrépidité du jésuite.

On comprend que Salva-Tierra a dû établir des réglemens d'une certaine sévérité à ses chrétiens naissantes. Les colons venus d'Europe ne peuvent supporter le frein mis à leurs mauvaises passions et réveillent le vice endormi dans les cœurs des indigènes. En 1734, un complot éclate, et les missions de Saint-Joseph et de Saint-Jacques sont soudainement envahies par des troupes de révoltés. Les pères Carranco et Tamaraal sont massacrés au pied de l'autel, comme saint Thomas de Cantorbéry, et leurs corps livrés aux flammes, qui dévorent les chapelles et les bâtimens des Réductions. Un semblable assassinat menaçait tous les missionnaires; mais à la première nouvelle du désastre, le supérieur les fait se replier sur Loreto, où ils se retranchent, et il fait partir des émissaires pour réclamer des secours du viceroy de Mexico. Celui-ci croit avoir des affaires plus sérieuses et ne songe pas à dégager les Jésuites. Cependant, les Indiens demeurés fidèles, se désolent d'être abandonnés de leurs Pères. Une longue procession s'achemine vers Loreto, elle porte en tête les croix, les bannières des missions, et ces pieux chrétiens viennent en supplians réclamer le retour de leurs bienfaiteurs au milieu d'eux. L'armée fidèle des Indiens marche contre les rebelles, les disperse, et conduit devant le supérieur les chefs du complot, dont ils demandent la mort. Mais celui-ci consent seulement à bannir de la colonie les meurtriers de ses frères, et le crime fait place au repentir chez les conjurés.

En 1745, on comptait dans la Vieille-Californie 25,000 Indiens convertis et seize missions, ayant chacune plusieurs chapelles. Ces populations étaient heureuses et devaient aux Pères le connaissance de l'agriculture et d'une foule d'arts utiles. Mais ces résultats précieux pour la religion et l'humanité ont été éclipsés par les merveilles que le même Ordre opérait au Paraguay, et M. Crétineau-Joly n'a pu consacrer que quelques lignes aux Réductions de la Californie, tant était grand l'embaras de ses richesses, tant étaient nombreux les matériaux qu'il avait accumulés pour sa belle histoire des Jésuites. Robertson accuse la Société de Jésus d'avoir donné une fautive idée de la Californie, d'avoir déprécié outre mesure sa stérilité, afin d'y conserver une autorité absolue sur les Indiens. Mais Robertson voulait plaire à Voltaire; le ministre écossais, le prédicateur de la foi chrétienne, ambitionnait les louanges de l'ennemi le plus ardent du christianisme, et sa rigidité puritaine ne rougissait pas de faire sa cour à une Mme. du Defiant pour arriver jusqu'au philosophe. Voici ce que la célèbre intrigante écrivait à Voltaire de la part de Robertson: "Il voudrait vous faire hommage de ses ouvrages; je me suis chargée de vous en demander la permission... Son res-

pect et sa vénération pour vous sont extrême."—M. de Humboldt, protestant aussi, mais qui a vu par lui-même; rend un éclatant hommage aux Jésuites et les justifie de l'accusation portée par l'historien de l'Amérique: "Les établissemens des Pères, dit le savant Prussien, firent reconnaître la grande aridité de la Californie et l'extrême difficulté de la cultiver." Nous-mêmes, nous avons tiré la plupart de ces faits d'un auteur protestant, M. Faruham, qui, racontant ses impressions de voyage en Californie, ne craint pas de consacrer douze chapitres à décrire les belles missions de ce pays. Elles devaient avoir le sort de toutes les œuvres des descendans de saint Ignace. En 1767 parvient au Mexique l'ordre de Charles III, par lequel les jésuites espagnols de toutes les parties du monde doivent être saisis le même jour et embarqués pour l'Italie. Les Pères n'opposent pas de résistance aux soldats qui viennent les garrotter. Au lieu de se prévaloir de leur puissance sur les Indiens pour conserver la liberté, ils recommandent la résignation aux bons sauvages et quittent la terre qu'ils ont arrosée de leurs sueurs et de leur sang au milieu des pleurs des habitans.

À San-Blas, le vaisseau débarque les Jésuites captifs qui s'y rencontrent avec les Franciscains envoyés pour les remplacer en Californie. Le père Junipero est à la tête de seize religieux, et les convertis ne restent qu'une année privés de secours spirituels. Mais habitués aux robes noires qu'ils chérissaient tant, les indigènes ne savent accorder une égale confiance aux robes grises. De cette époque date la décadence des missions de la Vieille-Californie.

Les disciples de saint François d'Assise devaient avoir plus de succès près des peuplades qui n'avaient pas encore connu de missionnaires. Les progrès de la navigation portaient l'attention sur la Nouvelle-Californie, où la terre produit quatre moissons par an, et où se rencontrent deux rades spacieuses pour les vaisseaux. Les Franciscains se dirigent de ce côté; et de 1768 à 1822, ils fondent, le long des côtes, vingt-une missions, dont les principales sont Saint-François, Monterey et Saint-Diègue. Les Pères gouvernaient 75,000 Indiens convertis, et pourvoient à leur habillement et à leur instruction. Chacune de ces missions possédait jusqu'à cent mille têtes de bétail, chevaux sauvages, buffles ou moutons, qui paissaient dans les grasses vallées du San-Joachim. Les peaux de ces précieux animaux étaient la fortune de la colonie. Chaque année des navires d'Europe venaient débarquer aux ports de Saint-François et de Monterey les épices, les étoffes, les quincailleries que les Pères distribuaient à leurs Indiens, donnant en échange les ornés et les peaux que l'on avait recueillies pour ce trafic. Tant que l'Espagne posséda le Mexique, elle eut la sagesse de ne s'immiscer en rien dans le gouvernement des deux Californies, qu'elle laissa entièrement aux Franciscains. De 1810 à 1821, le Mexique combattit pour son indépendance et réussit à se séparer de l'Espagne. La Californie seule resta fidèle jusqu'en 1825. Mais à cette époque, le général Echumandra arrive à Monterey à la tête d'un corps d'armée. Il visite successivement les missions, rassemble les Indiens et leur annonce qu'ils sont citoyens libres de la grande-confédération mexicaine; il leur lit la déclaration des Droits de l'homme et les engage à refuser toute obéissance aux religieux qui les oppriment. Echumandra veut faire prêter aux Pères serment de fidélité à la république. Sur leur refus, il en hait un grand nombre; puis il fait entre les Indiens le partage des champs et des troupeaux qui appartenaient aux missions. Ce qui suffisait amplement à la communauté, devient bientôt insuffisant pour chacun des membres. À la suite des Mexicains, une nuée de commerçans s'est abattue sur la Californie. Les Indiens, privés de leurs Pères, sont corrompus par les liqueurs fortes. Pour une bouteille d'eau-de-vie, ils donnent cent peaux de buffles et font de leurs troupeaux une boucherie stérile, pour la seule satisfaction de leurs grossiers penchans. En 1835, la direction des affaires temporelles de la colonie est enlevée aux Pères et remise aux mains d'officiers du Gouvernement. L'année suivante, les Californiens émancipés profitent des leçons d'Echumandra et se déclarent indépendans du Mexique. L'anarchie règne dans ces contrées naguère si tranquilles, et depuis cette époque jusqu'au moment présent, ce ne sont que révolutions et contre-révolutions.

Les citoyens des États-Unis ont profité de ces désordres pour s'introduire dans un pays où les appelle la merveilleuse fertilité du sol. Les colons américains se sont multipliés dans ces dernières années aux environs de San-Franisco et de Monterey; ils ont préparé les habitans, las de perturbation; à l'idée de se faire annexer aux États-Unis. Aussi le commodore Stockton n'a-t-il pas eu à brûler une amorce quand il s'est présenté avec son escadre pour prendre possession de la Californie.—En 1840, Grégoire XVI, voulant remettre quelque ordre dans les missions délaissées, a érigé la Californie en diocèse, et c'est Mgr. Francis Garcia Diégo qui en est l'évêque, ayant encore sous ses ordres 60 prêtres franciscains. La religion n'a pas lieu de s'alarmer de voir cette contrée changer de maîtres. La république américaine fait régner partout où elle s'établit l'ordre et la vraie liberté, et l'Église n'a jamais craint que la servitude. Contraste providentiel. Les Jésuites se trouvent ramenés par des républicains protestans aux lieux d'où ils furent chassés par le roi catholique. L'armée d'invasion du Mexique a deux jésuites pour aumôniers. Quelle leçon pour les peuples et quel sujet d'orgueil pour les Pères de fouler, après soixante-dix ans d'exil, la terre fécondée par leurs ancêtres dans l'apostolat.

ÉTATS-UNIS ET MEXIQUE.

Les nouvelles du Mexique sont devenues intéressantes depuis quelques semaines. La bataille de Saltillo, celle de Buena Vista, l'investissement de

Vera-Cruz, se sont succédées avec rapidité. Il paraît certain que Santa-Anna a été repoussé à Buena Vista, et qu'il a été obligé de retraiter sur San Luis Potosi. Nous donnons d'après les journaux français de New-York les dépêches des deux généraux sur cette bataille, à leurs gouvernemens respectifs. Celles du général Taylor sont écrites sans emphase, et avec une simplicité remarquable.

Nous donnons plus haut des détails corrects sur la bataille de Saltillo, dont on connaissait très-peu de chose jusqu'à présent. L'investissement de Vera-Cruz est aussi un pas considérable fait vers la conquête du Mexique.

Comptes-rendus Mexicains de la bataille de Buena Vista.

Voici le récit fait par Santa-Anna lui-même de l'action, dans un rapport au ministre de la guerre :

Camp près de Buena Vista, 23 fév. 1847.
"Après deux jours de bataille, pendant lesquels l'ennemi, avec une force de 8,000 à 9,000 hommes et 25 pièces d'artillerie, perdit cinq de ses positions, 3 pièces d'artillerie et 2 drapeaux, je me suis déterminé à retraiter sur Agua Nueva, pour me fournir de provisions, n'ayant plus un seul biscuit ni un grain de riz. Grâce à la position qu'il occupait, l'ennemi n'a pas été complètement battu, mais il a laissé 2,000 morts sur le champ de bataille. Les deux armées ont été taillées en pièces, mais les trophées de la guerre vous feront juger de quel côté est resté l'avantage.

"Nous avons lutté contre la faim et la soif pendant quarante heures, et si nous pouvons nous procurer des provisions, nous retournerons à la charge contre l'ennemi. Les soldats placés sous mon commandement ont fait leur devoir et ont couvert de gloire l'honneur de la nation mexicaine.

"L'ennemi a vu que ni sa position avantageuse, ni la nature du terrain, ni le mauvais temps (car il a plu pendant l'action) n'ont pu empêcher la terrible charge à la baïonnette qui l'a terrifié. "SANTA-ANNA."

En style mexicain, c'est l'aveu d'une défaite.

Le gouvernement de San-Luis, dans une proclamation lancée le 27 février, annonce à ses concitoyens que le *Benemérito de la Patria*, le président don Lopez de Santa-Anna, malgré le dévouement et les souffrances de son armée, s'est couvert de gloire, dans les journées des 22 et 23; a donné une nouvelle vie à son pays, et a reconquis son indépendance si perfidement et si vilement menacée. Toute la proclamation, véritable chef-d'œuvre dans son genre, est conçue dans les mêmes termes.

Une lettre particulière datée du camp mexicain, le 28 février, fait le plus triste tableau de l'armée de Santa-Anna, en proie aux souffrances de la faim et de la soif et prête à se débander: "Nous avons perdu beaucoup d'officiers supérieurs, et d'autres officiers, dit le correspondant, cette perte est hors de proportion avec celle des simples soldats; et nous avons pris à l'ennemi deux drapeaux, et trois pièces d'artillerie. Nous avons peu de prisonniers, quatre, je crois; le reste est mort."

Dans un autre endroit de cette lettre, il est dit que le cheval de Santa-Anna a été tué par la mitraille.

Le *Postscriptum*, daté du 24, annonce que Santa-Anna persuadé que ses troupes se débanderont s'il ne trouve pas les moyens de fournir à leurs besoins, a ordonné de marcher vers Agua Nueva où il trouvera du bétail et de l'eau—de l'eau surtout.

"Nous avons perdu, dit encore le même correspondant environ mille hommes, et beaucoup d'officiers tués et blessés; notre Lombardini compte parmi les derniers."

Une deuxième lettre, datée du 24 février, contient le passage suivant :

"Nous avons gagné une bataille sanglante et pris à l'ennemi des drapeaux et de l'artillerie. Il est venu demander la paix, et le général en chef lui a répondu qu'on ne l'écouterait pas qu'il n'eût évacué toute la république."

Deux autres correspondances de la même date citent, parmi les officiers tués : le colonel D. Francisco Berra, le lieutenant-colonel du 1er régiment léger; le colonel Pena, le lieutenant-colonel du 11e d'infanterie; Pepe Oronon; Pepe Bimilla; le major de Morolia; Asonos; Lugando, major de hussards. Parmi les blessés, le général Lombardini; Don Angel Guzman; Don Miguel Gonzalez; le colonel du 3e de cavalerie; le lieutenant-colonel du 5e de cavalerie, et quantité d'autres qu'on ne connaît pas.

Enfin, dans un ordre du jour du 23 février, M. Micheltorena, par ordre de Santa-Anna, félicite les troupes du courage qu'elles ont montré en s'emparant du terrain où tout récemment l'ennemi était établi; cette circonstance les *millers* de cadavres américains dont le sol est jonché, et la prise des drapeaux et des pièces d'artillerie, du jour, attestent la valeur des soldats du Mexique.

Micheltorena termine en promettant à l'armée de la présenter avec la recommandation du général en chef, à la nation et au gouvernement suprême, et en déclarant qu'en considération de ses fatigues et de ses privations, Santa-Anna veut la laisser prendre du repos, pour la rendre capable d'achever avec gloire, l'entreprise si brillamment commencée.

Dépêches officielles du gén. Taylor. — *Champ de bataille de Buena Vista. Mexique, 24 février 1847.*

Monsieur,—J'ai l'honneur de vous annoncer qu'ayant eu l'assurance, le 20 de ce mois, que l'ennemi s'était assemblé avec des forces considérables à Incarnation, à trente milles en avant d'Agua Nueva, dans le dessein évi-

de l'attaquer ma position je levai le camp que j'occupais le 21, et pris une forte position en avant de Buena Vista, à sept milles au sud de Saltillo. Un détachement de cavalerie, laissé à Agua Nueva, dans le but de couvrir de transport de nos provisions, fut obligé de se replier pendant la nuit, et le matin du 22, l'armée mexicaine parut immédiatement en face de notre position. A onze heures du matin, se présenta un parlementaire, m'apportant, de la part de Santa-Anna, une sommation de me rendre sans condition. Je fis immédiatement une réponse négative. La sommation et ma réponse sont ci-incluses. L'action commença assez tard dans l'après-midi, entre les troupes légères sur mon flanc gauche; mais elle ne fut engagée sérieusement que le matin du 23, où l'ennemi fit un effort pour forcer le flanc gauche de notre position. Un combat opiniâtre et saignant se prolongea, sauf de courts intervalles, pendant tout le jour, et le résultat fut que l'ennemi a été complètement repoussé de nos lignes. Une attaque de cavalerie sur la ferme (*ranchito*) de Buena Vista et une démonstration sur la ville même de Saltillo ont été repoussées avec une égale bravoure. La nuit était à peine venue, que l'ennemi abandonna son camp et se replia sur Agua Nueva, à douze milles de là.

Nos forces engagées sur tous les points de cette action étaient un peu au-dessous de cinq mille quatre cents hommes, tandis que celles de l'ennemi peuvent être estimées à vingt mille d'après le dire du général Santa-Anna. Notre succès contre les forces aussi disproportionnées est une preuve suffisante de la bonne conduite de nos troupes. Dans un rapport officiel plus détaillé, j'aurai la satisfaction de signaler à l'intention du gouvernement les actes de courage les plus remarquables des officiers et des soldats. Qu'il me soit permis, cependant, de reconnaître ici les grandes obligations que j'ai au brigadier-général Wood, mon second dans le commandement, dont les services m'ont été d'un secours tout particulier dans cette occasion.

Notre perte a été grave, et n'est probablement pas moindre de sept cents hommes. Celle des Mexicains a été immense. Je profiterai de la première opportunité pour vous envoyer une liste correcte des accidens de la journée.

Je suis, etc.,

Z. TAYLOR.

A l'adjudant-général de l'armée à Washington.

Pièces annexées.

I. Sommation de Santa-Anna au gén. Taylor.

Vous êtes entouré par vingt mille hommes, et ne pouvez dans aucune probabilité humaine, éviter d'être défait et taillé en pièces avec vos troupes, mais comme vous méritez une considération et une estime particulières, je désire vous sauver d'une catastrophe. Dans ce but, je vous donne cet avis, afin que vous vous rendiez à discrétion, sous l'assurance que vous serez traité avec les égards naturels au peuple mexicains. A cette fin, vous aurez une heure pour prendre votre résolution, à partir du moment où mon parlementaire arrivera dans votre camp.

En attendant, recevez l'assurance de ma considération particulière.

Dieu et Liberté ! Camp de l'Encantada, 22 fév.

ANT. LOPEZ DE SANTA-ANNA.

Au général Z. Taylor, commandant les forces des Etats-Unis.

II. Réponse du général Taylor.

Quartier-général de l'armée d'occupation,
près Buena Vista, 22 février 1847.

Monsieur, en réponse à votre billet de ce jour, me sommant de rendre mes forces à discrétion, je demande la permission de dire que je refuse d'accéder à votre requête.

Je suis avec un profond respect,

Monsieur, votre obéissant serviteur,

Z. TAYLOR.

M. le gén. D. Ant. Lopez de Santa-Anna,
commandant en chef à la Encantada.

Deuxième rapport du général Taylor. — Quartier-général de l'armée d'occupation.

Saltillo, 25 février 1847.

Monsieur, — J'ai l'honneur de vous informer que le principal corps des forces mexicaines est encore à Agua-Nueva. Nos soldats conservent les positions qu'ils ont si bien défendues, et sont tout prêts à recevoir l'ennemi, s'il veut risquer une nouvelle attaque.

J'ai fait avec le général Santa-Anna, pour l'échange des prisonniers, un arrangement d'après lequel nous recevrons tous, ou presque tous ceux qui ont été pris à différentes époques, excepté ceux qui l'ont été dans l'affaire du 23 courant. Nos blessés, ainsi que ceux des Mexicains, tombés en notre pouvoir, ont été conduits à Saltillo, et ont été bien soignés.

Notre perte dans les dernières affaires, autant qu'on peut l'évaluer, s'élève à 264 tués, 450 blessés, et 64 manquans. Une compagnie de la cavalerie du Kentucky, n'est pas comprise dans cette statistique; ses pertes n'étant pas encore connues. Je vous envoie la liste des officiers commissionnés tués et blessés; cette liste contient plusieurs noms du plus grand mérite.

Je suis M., avec le plus profond respect, votre très-obéissant serviteur,

Z. TAYLOR,

Major-général commandant l'armée des E.-U.

A l'adjudant-général de l'armée à Washington.

Troisième rapport du général Taylor. — Quartier-général de l'armée d'occupation.

Agua-Nueva, 1er mars 1847.

Monsieur, — J'ai l'honneur de vous informer que les troupes qui sont sous mon commandement ont repris, le 27 février, leur campement primitif, les dernières forces mexicaines étant parties, ce matin, dans la direction de San-Luis. Il est certain que l'ennemi est en pleine retraite, et complètement désorganisé, les hommes, chez lui, désertent en masse et meurent d'inanition. J'expédie, aujourd'hui, des troupes vers Encarnacion pour inquiéter son arrière-garde, et pour s'assurer, en même tems, si elles peuvent y trouver des provisions militaires.

D'après le rapport des officiers mexicains, et particulièrement d'après celui des médecins laissés pour soigner les blessés, les pertes de l'ennemi peuvent, sans aucun doute, être estimées modérément, dans la dernière action, à 1,500, et, peut-être, à 2,000 hommes tués et blessés, sans compter 2,000 ou 3,000 déserteurs. Plusieurs officiers d'un grade élevé ont été tués. Je joins à ces dépêches une liste contenant les noms de nos blessés, faite d'une manière convenable et en tems opportun. Un régiment, cavalerie de Kentucky, n'y est pas compris, son rapport ne m'est pas encore parvenu.

L'ennemi a pleinement compté sur notre déroute, et a fait en sorte d'intercepter notre retraite, et de couper notre armée en plaçant des corps de cavalerie, non seulement sur notre arrière-garde, mais encore en vue de Monterey. Je vous apprendis avec regret, qu'il a réussi, près du village de Marin, à détruire un convoi de secours et à tuer une partie de l'escorte et des conducteurs. Le colonel Morgan, du 2e régiment de l'Ohio, a été attaqué par la cavalerie mexicaine, avec laquelle il a eu plusieurs rencontres, mais qu'il a fini par disperser, en éprouvant, de son côté, une faible perte. Le capitaine Graham, adjudant-quartier-maître, volontaire, a été mortellement blessé dans une de ces affaires. Je ne doute pas que la défaite du principal corps d'armée de Buena-Vista, ne garantisse notre ligne d'une plus longue interruption dans les communications; mais je me propose de transporter, dans peu de jours, mon quartier-général à Monterey, et d'y faire tous les arrangemens qui y seront nécessaires.

Les dispositions faites pour inquiéter notre arrière-garde, justifient la politique et la nécessité de défendre une position au-delà de Saltillo, où une défaite a rejeté l'ennemi bien loin dans l'intérieur; aucun résultat aussi décisif ne pouvait être obtenu en se retranchant à Monterey, et nos communications auraient été constamment en danger.

Je suis, M., avec le plus profond respect, votre très-obéissant serviteur,

Z. TAYLOR,

Major-général commandant l'armée des E.-U.

A l'adjudant-général de l'armée à Washington.

Les dépêches qui précèdent ont été emportées à Washington, par le lieutenant Crittenden qui a quitté le général Taylor et son armée, le 2 mars, à Agua-Nueva: il est venu par la route ordinaire, de Monterey à Camargo, sous l'escorte de 200 hommes de troupes environ, commandé par le major Gaddings, et accompagnée d'un convoi de 130 wagons vides. Au moment où ce détachement s'est approché de Cerralvo, quelques hommes furent envoyés en ville pour faire des provisions de fourrages et autres, l'ennemi fit alors son apparition: il était fort d'environ 1,500 hommes sous les ordres d'Urrea. Les Américains se firent immédiatement sur la défensive, et reçurent le choc des Mexicains bien déterminés à se frayer, à tout prix, un passage à travers leurs rangs nombreux. Urrea fut repoussé avec une perte de 30 hommes environ, tandis que les Américains n'eurent pas la moitié de ce chiffre de tués et blessés. Une partie du convoi fut détruite (40 ou 50 wagons) et Urrea fit retraite dans la direction de la passe de Tula.

Les conducteurs ne voulant pas s'aventurer davantage sans une plus forte escorte, M. Crittenden fut retenu cinq ou six jours à Cerralvo; alors seulement le colonel Curtis, arriva de Camargo avec un corps considérable de troupes, mais il était trop tard pour poursuivre Urrea, qui, probablement, avait commencé sa retraite aussitôt qu'il avait entendu parler de la défaite de Santa-Anna. Le colonel Curtis continua sa route sur Monterey, et l'escorte et le convoi arrivèrent à Camargo sans rencontrer les Mexicains qui avaient fui avec la rapidité dont ils étaient capables. Cet engagement, dit le lieutenant Crittenden, est probablement le dernier dont nous entendrons parler de quelque tems de ce côté de Tula et de San-Luis.

Ce rapport presque officiel, rétabli, dans leur exactitude, les faits dénaturés par la version d'un passager de l'*Emma Norton*, goëlette arrivée du Brazos le 24 mars, à la Nouvelle-Orléans. Suivant ce passager, ce serait le colonel Curtis qui aurait eu un engagement avec Urrea: succombant sous le nombre, il allait être obligé de se rendre, quand le colonel Drake vint heureusement à son secours, mit les Mexicains en déroute et put faire sa jonction avec le colonel Curtis, en compagnie duquel il entra dans Monterey. Cette action se serait passée le 7 mars, et nous venons de voir que le lieutenant Crittenden, parti d'Agua-Nueva le 2 mars, est resté cinq ou six jours à Carralvo, où le colonel Curtis n'a dû arriver que le 7 ou le 8; l'engagement dont a parlé le passager de l'*Emma Norton* est évidemment celui qui s'est livré près de Carralvo, et dont M. Crittenden a été témoin oculaire. C'est ce qu'a confirmé, d'ailleurs, le major Coffee, également présent à l'affaire de Carralvo: cet officier, arrivé le 25 mars à la Nouvelle-Orléans sur la goëlette *Sautherner*, a rapporté que le col. Curtis n'a pas eu d'action avec Urrea; mais que ce dernier a attaqué près de Carralvo, le convoi avec lequel M.M. Coffee et Crittenden descendaient à Camargo. Sa force consistait en

1,600 hommes de cavalerie contre 400 hommes commandés par le col. Giddings. Le train se composait de 200 wagons dont 56 ont été détruits; ce convoi, s'étendant sur une longueur de plus de deux milles, il avait été impossible de le protéger entièrement. Urrea a été mis en déroute après avoir perdu 45 hommes; les Américains ont perdu 3 soldats et dix ou douze conducteurs de wagons. Le major Coffee pense qu'Urrea a retiré sur Victoria. Trois généraux mexicains assistaient à cet engagement; deux ont été blessés, l'un à la main, l'autre à la jambe.

Aux dernières dates, de nouveaux volontaires arrivaient en grand nombre et en excellent ordre au Brazos; on disait aussi que le général Taylor était arrivé à Monterey et était même en route pour Camargo, à l'effet de rétablir définitivement les communications entre les deux points, mais ce n'est là qu'une rumeur sans fondement à notre avis, le général Taylor n'ayant pas eu besoin d'ouvrir des communications rendues tout-à-fait libres déjà par la retraite d'Urrea.

Enfin, toutes les correspondances dépeignent la position des troupes de Santa-Anna comme des plus critiques; depuis trois jours elles n'avaient pris aucune nourriture; le général en chef continuait à faire retraite, personne n'en doutait; on ignore seulement quelle direction il s'était déterminé à prendre. On disait d'une part qu'il se rendait à Mexico par le Zacatecas, mais on pensait plus généralement qu'il retournait à San-Luis-Potosi. Des lettres de Monterey affirment même qu'il a ordonné aux généraux Urrea et Canales de retirer leurs troupes de ce côté de la Sierra-Madre; si ce fait est exact, il indiquerait une crainte sérieuse pour la sûreté de San-Luis.

L'Union du 1er avril contient une lettre écrite par M. Polk au secrétaire du trésor, et la réponse de ce dernier relativement à l'ouverture des ports du Mexique et de la Californie au commerce de toutes les nations. Dans son numéro du 3 avril, le même journal publie le tarif des droits à percevoir au nom de l'Union américaine.

Cette détermination prise par M. Polk est nouvelle en la forme; nous ne pensons pas que jamais on en ait fait application jusqu'à ce jour: on ne peut se dissimuler; néanmoins, qu'en principe, elle est conforme en tous points au droit des gens, car ce n'est qu'un mode de lever des contributions de guerre sur le pays conquis. Elle sera d'ailleurs, de la plus grande efficacité, soit qu'elle porte enfin le Mexique à ouvrir l'oreille aux propositions de paix, soit que la guerre continuant, elle vienne fournir aux Etats-Unis, des ressources qu'on a calculées devoir être plus productives que la taxe sur le thé et le café, que M. Polk a voulu remplacer par cet expédient.

Franco-Américain.

La prise de Vera-Cruz démentie.—Les opérations du siège.—Dernières nouvelles.—Dépêches du général Scott.—Obstacles et contre-temps.

Si les armes américaines vont vite aux Mexique, l'impatience publique va plus vite encore aux Etats-Unis. A peine si l'armée a débarqué devant Vera-Cruz, à peine si les opérations du siège ont commencé, et déjà se répand le bruit que la ville est prise. Les passagers arrivés lundi à Washington par le bateau de la malle, y ont apporté cette nouvelle qui leur aurait été apprise à Charleston au moment même où le bateau démarrait. D'après cette nouvelle, Vera-Cruz aurait succombé à la suite d'une résistance désespérée qui aurait coûté huit cents hommes à l'armée du général Scott.

C'est là sans doute une nouvelle que nous devons nous attendre à recevoir un jour ou l'autre, et probablement avant qu'il soit longtems: mais pour cette fois elle est évidemment prématurée.

Les dépêches officielles du général Scott publiées par l'Union, nous donnent l'explication d'un retard qui trompe toutes les impatiences. De nouveaux coups de vent sont venus interrompre les communications entre l'escadre et entraver les opérations. A la date du 16, non seulement la grosse artillerie n'avait pu être mise à terre, mais le matériel de campement n'était pas entièrement débarqué et une partie de l'armée était encore sans tentes, exposée aux intempéries de la saison. Nous venons de voir que même le 19 on n'avait pu réussir qu'à partiellement à combler ces lacunes.—Le général Scott signale aussi comme un grave inconvénient l'absence de tous moyens de transport. Des wagons, des chariots, des chevaux et des mulets qu'il s'attendait à trouver en débarquant, n'étaient point encore arrivés de Brazos Santiago. C'est là un immense empêchement pour une armée qui s'étend sur un front de près de cinq milles et dont l'unique dépôt de vivres est à l'extrémité de ses lignes. Avant de rien entreprendre, il faut donc songer à assurer les subsistances et les moyens de communication.

Un autre obstacle encore paralysait les mouvemens du général Scott; c'était l'absence de la cavalerie. Le régiment des réguliers n'est en effet arrivé de Brazos que le 16 à bord du Yazoo; et l'on attendait encore de Tampico celui des volontaires tennesiens. Les opérations préliminaires du siège en souffraient nécessairement, les reconnaissances un peu éloignées n'étant pas possibles. Enfin, à ces contretemps venaient se joindre les difficultés naturelles du sol qui, coupé de collines de sable presque mouvantes et de bruyères épaisses, augmentait encore les fatigues déjà si grandes d'une installation de siège.

En raison de tous ces empêchemens, les opérations n'avaient guère avancé aux dernières dates. On travaillait aux lignes, on étudiait le terrain, et

de tems à autre, on escarmouchait avec l'ennemi. Le 14, le général Scott a fait avancer des détachemens pour balayer l'intervalle qui le sépare de la ville et protéger les travaux du corps du génie. Les forts, de leur côté, continuent à tirer et à lancer quelques boulets, mais sans faire grand mal: de part et d'autre on pelote en attendant partie. *Courrier des E.-U.*

Un état qui saurait récompenser le mérite deviendrait plus florissant que celui qui ne sait que punir le vice.

Licurgue.

BULLETIN.

Réponse au Witness.—Extraits communiqués, tirés de quelques lettres des RR. PP. Jésuites.—Nouvelles locales.

M. l'Editeur du *Witness*, dans son numéro du 12 du courant, nous a adressé deux petites questions au sujet des Jésuites; et comme le Rév. écrivain de ce journal paraît fort pressé d'avoir une réponse à ces questions, on serait tenté de croire qu'il n'a intention d'en tirer une conséquence écrasante contre les Jésuites, et même contre toute l'Eglise catholique. Afin de le tirer d'inquiétude et calmer l'enthousiasme de ses amis qui, peut-être, triomphent d'avance de notre embarras et de l'échec que va éprouver le catholicisme, nous ne lui ferons pas attendre notre réponse aussi longtems qu'il a attendu les preuves de la guérison opérée à l'Hôtel-Dieu. Voici les questions.

1°. Le Pape Clément XIV a-t-il bien ou mal fait en supprimant la Compagnie de Jésus?

2°. S'il a bien fait, pourquoi l'Ordre de Jésus est-il rétabli;

S'il a mal fait, où est l'infailibilité de l'Eglise romaine?

Réponse:

A la première question. OUI et NON.

Aux yeux des universitaires, des philosophes et des impies, OUI, car il les a débarrassés d'adversaires redoutables. Aux yeux de la Religion, NON, car il l'a privée de défenseurs puissans.

A la seconde question. La première partie ne mérite pas de réponse; car toute personne tant soit peu instruite, doit savoir que l'autorité qui fait une loi, a le pouvoir de la rappeler, et que le même pouvoir qui crée des corporations, les peut dissoudre ou modifier suivant les besoins de la société et la sagesse des gouvernemens.

La seconde partie montre l'ignorance du questionneur qui suppose (ce qui n'est pas) que les catholiques regardent le Pape comme infailible dans les questions qui ne sont pas de foi.

Etes-vous satisfait, M. le *Witness*?

Quant à ce qui regarde le miracle de l'Hôtel-Dieu, il est bon que le révérend éditeur du *Witness* sache que l'Eglise catholique a coutume de ne procéder qu'avec poids et mesure dans ces sortes d'affaires; qu'elle ne décide pas pour ou contre un fait de cette nature, aussi légèrement que le *Witness*, mais qu'elle y met, au contraire, une sage lenteur, afin de ne pas revenir sur ses pas. Cependant, MM. du *Witness*, prenez encore un peu de patience, la semaine prochaine, nous vous donnerons la série des témoignages à l'appui de la guérison extraordinaire dont il est question, et vous pourrez tout à votre aise juger de l'authenticité du fait.

Quant au paragraphe: Une âme sauvée par les mérites de St. François d'Assise; M. l'Editeur du *Witness* doit avoir assez de connaissances pour savoir que les catholiques romains n'espèrent leur salut que par les mérites de J.-C. puisque Lui seul a répandu son sang pour le salut de tous, le Rév. Ed. du *W* devrait lire notre Catéchisme, il y trouverait que J. C. comme Dieu a donné un prix infini à ses souffrances; et il verrait aussi ce qu'on entend par l'intercession des Saints, et la différence que l'on fait entre ce qui est article de foi et ce qui n'est que de pieuse croyance. Parler à tort et à travers d'une religion qu'on n'a pas étudiée, et que l'on ne connaît point, c'est faire comme un aveugle qui voudrait disputer des couleurs. Mais cela est peu de chose quand on ne veut pas être sincère. D'ailleurs le Rév. Editeur du *Witness* ne pensait pas à tout; il voulait seulement récréer ses lecteurs par un petit conte pour rire.

—Nous remercions bien cordialement le Rév. Père..., qui nous a communiqué quelques extraits des lettres qu'il a reçues d'Europe. Nous y verrons que malgré l'édit de l'empereur de la Chine, les man-

darins persécutent toujours la religion quand ils peuvent le faire impunément.

Dans le dernier extrait, on admirera l'adresse ingénieuse des orphelins arabes, ou plutôt la tendresse compatissante de l'Evêque d'Alger pour acquérir un puissant protecteur à un institut qui commençait à chanceler, par la malice de ceux qui ont en aversion toutes les bonnes œuvres qui tendent à la prospérité de la religion.

« Voici un des heureux effets de la dernière ambassade en Chine de M. de Lagrenée. Un chrétien, tailleur de profession, avait été dénoncé au Mandarin pour avoir engagé une femme payenne à renoncer à ses idoles et à se faire chrétienne. Il fut chargé de chaînes. L'Evêque de ce district, à cette nouvelle, se décida à aller lui-même demander justice au Mandarin. C'était à plus de vingt-cinq lieues de Chang-haï. La présence d'un Européen dans ces parages est encore un événement. Arrivé dans la petite ville où réside notre petit despot, Monseigneur fait présenter son billet de visite sans dire sa qualité d'Européen. Les gens du Mandarin refusent de le recevoir. — Sa barque est trop petite. — Ce n'est pas dans cette équipage qu'on se permet de faire visite à un *Ta-geu* (grand homme). Le catéchiste et les bateliers de Monseigneur insistent : même refus. Enfin Mgr. prend la parole du fond de sa barque. Il déclare qu'il habite Chang-haï et qu'il a une affaire importante à traiter avec le Mandarin, et qu'il ne quittera pas la ville qu'il ne lui ait parlé. Dès lors nos Chinois commencent à baisser pavillon, et le Mandarin d'avoir peur plus que les autres. Il se mit en grande tenue pour recevoir cette étrange visite. Après les compliments d'usage, Mgr. lui exposa le but de son voyage. Puis au nom de l'édit de l'Empereur dont il lui présente une copie, il lui demanda l'élargissement du prisonnier. Le Mandarin de pâlir, de nier le fait, de balbutier. Vous auriez dit un homme qui avait complètement perdu la tête. Mgr. le sermonna, comme on fait pour un enfant de douze ans, en présence de tous ses gens et d'une grande foule accourue à la nouveauté du spectacle. Puis après que le Mandarin lui eut demandé pardon à plusieurs reprises avec tous les caractères du moins extérieurs d'un vrai repentir, Mgr. se retira accompagné jusqu'à sa barque par ce même Mandarin et toute sa suite. Le prisonnier l'accompagnait. Il craignait que Mgr. ne fit son rapport au grand Mandarin. Mgr. le tranquillisa. L'accusateur fut condamné, pour dédommager le Mandarin à une bonne amende et à recevoir cinquante coups de rotin. Il en appela à un Mandarin supérieur. Celui-ci profita de la leçon et ne voulut se mêler en rien des affaires des chrétiens. (*Lettre d'un Missionnaire Jésuite en Chine.*) »

« Le diable enrage pour tout de bon et vient de faire tarir les principales sources des baptêmes d'enfants. Ici on affiche des placards que si on s'occupe des enfants, c'est pour les manger, les suer, en faire de l'opium, des opérations magiques; ailleurs c'est pis encore. Un Père Franciscain fait acheter des enfants dans notre île; le colporteur est reconnu par les douaniers. — Que veux-tu faire de ces enfants? — Je veux les manger, répondit-il avec ironie. On le met en prison la cangue au cou. Voilà ce qui intimide les chrétiens; excite les payens et empêche tout achat. Une seule source n'a pas tari. C'est cette sage-femme payenne dont j'ai déjà fait mention. Cette année elle a déjà fait baptiser de 70 à 80 enfants, bien que le nombre de ses pratiques ait diminué à cause de cela. A l'une elle disait : « Si tu consens à ce que je baptise ton enfant, je n'exigerai rien pour ma visite, si non j'exigerai beaucoup. » — Et à une autre : « Que tu veuilles ou que tu ne veuilles pas, c'est tout de même. Te voilà malade dans ton lit, je tiens l'enfant, il sera baptisé. » — Une autre fois : « L'autre jour le feu prit à ma maison, on disait : c'est fini. Tout-à-coup le feu s'est arrêté. Personne n'y comprenait rien, excepté moi. Dieu a exaucé les enfants que j'ai baptisés. » — La Ste. Vierge est venue aussi à notre secours. Une femme était à Pagonie : « Promettez-vous à la Ste. Vierge, lui dis-je, de baptiser les enfants payens en son honneur? — Je le promets. — Trois jours après, elle était sur pied. Deux jours après la même promesse opéra le même prodige. Ce qui est encore arrivé plusieurs fois depuis. Mais cette nouvelle recette ne réussit qu'à ceux qui ont beaucoup de foi. Ainsi grâce à notre bonne Mère, malgré les efforts de l'enfer, le nombre des baptisés ne décroît pas beaucoup. — Voici

quelques enfans qui l'ont échappé belle. On disait dans une maison : comment ce monsieur-là n'est pas encore mort depuis trois jours qu'il est là. Un chrétien entre, le baptise. — Un autre est resté trois jours nu, sur une terre boueuse : d'autres sont retirés de l'eau près d'étrangler. — Une chrétienne me disait d'un autre enfant : je sentais que son cœur battait, je l'ai baptisé, ai-je bien fait? Après son baptême, le cœur ne battait plus. — Un père refusait de livrer son enfant : Peut-être, dit le chrétien, ne savez-vous pas ce que c'est que le baptême? Voyez, je vais vous le montrer. Vous me direz ensuite ce que vous en pensez. Il le baptise en forme. Il n'y a que cela à faire, répondit-il. Voulez-vous que je le baptise? A un refus absolu, le chrétien répond : Il ne faut pas nous brouiller pour cela : n'en parlons plus. (*Ibid.*) »

« L'orphelinat d'Arabes dont les Jésuites ont soin à Alger, a été témoin à la fin de l'année dernière, d'une fête touchante. Il s'agissait de contrebalancer par une manifestation les sourdes menées que des agens subalternes dirigeaient contre cet établissement. Mgr. l'Evêque d'Alger invita donc le maréchal gouverneur à dîner à la maison de Ben-Achnoun. On invita aussi les hauts fonctionnaires de la colonie : directeur-général, directeur de l'intérieur, procureur-général, intendant, plusieurs députés, tous ceux enfin qu'on avait intérêt à éclairer. Malgré la pluie, Monseigneur s'y rendit le premier et bénit la maison. Le Maréchal arriva ensuite avec son jeune fils, le directeur-général, l'intendant, etc. Il y eut un grand déjeuner : c'était la moindre chose. Après le repas, séance académique dans la salle d'étude. Le Maréchal occupait une sorte de trône et présidait. Des chants furent exécutés par des enfans auxquels la masse se joignait par intervalles. Le premier louait le Maréchal, le second était plaisant, il représentait les métiers divers dont s'occupent les enfans, chaque art eut son couplet, le jardinier présenta un bouquet au roi de la fête. Un troisième demandait ingénument du pain qu'un embarras administratif venait de faire refuser. — Applaudissemens bruyans. — Chaleureuse réponse du Maréchal. Le vieux guerrier avait les larmes aux yeux. Le mot de *grand-père* a été renouvelé heureusement dans cette circonstance. « Non, mes enfans, a dit le Maréchal, ce n'est pas moi qui suis votre père, ou plutôt, si vous le voulez, je suis votre grand-père. Vos pères, ce sont ces ecclésiastiques zélés qui prennent soin de vous. Ecoutez-les, suivez leurs leçons. » Il est facile de s'imaginer ce qu'a produit ce mouvement d'éloquence militaire. On s'est séparé content. Le Maréchal, peu de jours après, signait sans difficulté les bons de pain pour cette petite famille sans compter la puissante protection qu'il lui accorde et qu'il doit porter en hauts lieux. »

— Les nouvelles d'Europe reçues par le dernier envoi, sont presque épuisées, et ce qui en reste n'est pas d'une grande conséquence; c'est pourquoi nous avons cru plaire davantage à nos lecteurs en leur donnant dans tous leurs détails les dernières nouvelles du siège de la guerre du Mexique avec les Etats-Unis, ces nouvelles paraissent maintenant attirer l'attention de tout le monde. Voir à la seconde page.

— Le *Mercury* de Québec annonce que le *Canadien* va changer d'éditeur. M. Fréchette, son propriétaire, a transmis la propriété de son journal à son fils; et M. Aubin doit remplacer M. McDonald comme éditeur. M. Aubin a été ci-devant éditeur du *Custor* et du *Fantastique*.

— Les journaux de différentes couleurs s'agitent et se tourmentent sur la formation du nouveau ministère. Nous attendons que les ministres soient nommés officiellement pour en donner les noms.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

On écrit de Dinan (Côtes-du-Nord), le 14 février : « Dans la nuit de jeudi à vendredi, un vol des plus audacieux a été commis dans l'église Saint-Sauveur de Dinan. La sacristie était fermée par une porte de chêne de trois poignées au moins d'épaisseur et solidement maintenue par une forte serrure. Cet obstacle, qui semblait défer les tentatives les plus hardies, n'a pu résister aux efforts des voleurs. La porte a été brisée à l'endroit de la serrure, et de larges éclats de bois qui en ont été enlevés, témoignent de l'énergie avec laquelle cette porte a été attaquée. Après avoir été mise

à découvrir, la serrure ainsi que le crampon du pêne ont été brisés, et les voleurs se sont introduits dans la sacristie. Là, ils ont brisé les armoires où les prêtres déposent les ornemens et les vases sacrés qui leur sont nécessaires pour l'exercice du ministère, et ont enlevé tous les objets de quelque valeur qu'elles contenaient. On cite entre autres, comme étant devenus la proie de ces misérables, un calice et sa patène en vermeil; sept calices et leurs patènes en argent, un encensoir avec sa navette en argent, une croix en argent, dans laquelle était enchâssé un morceau de la vraie croix, deux burettes en argent, neuf chandeliers et deux girandolles plaqués en argent, deux aubes d'enfant de chœur portant pour marque deux SS en coton rouge; tous ces objets sont estimés environ 6,000 fr. Le magnifique ostensoir de St. Sauveur étant déposé au presbytère, a heureusement échappé à la rapacité des voleurs. Ils ont essayé d'ouvrir un secrétaire, mais sans pouvoir y parvenir, le trou qu'ils ont pratiqué dans la porte de ce meuble, n'ayant pas été percé dans la direction du pêne de la serrure. Ils ont aussi forcé deux troncs où était déposé le produit des quêtes pour les pauvres, et ils en ont volé le contenu.

—M. l'abbé Bousigues, aumônier des Dames de Saint-Maur, a été nommé par Mgr. l'archevêque de Toulouse, sous-promoteur de la sénéchalie le procès apostolique qui s'instruit dans ce moment sur les miracles *in specie*, attribués à la vénérable Germaine Cousin, dont le procès de béatification se poursuit avec activité.

ALLEMAGNE.

—La commune libre de Halle, à laquelle les femmes se font agréger aussi bien que les hommes, vient d'abroger le baptême, comme incompatible avec son projet avoué de ne vouloir pas former une Eglise, c'est-à-dire une congrégation religieuse, mais tout simplement une *communauté humaine*.

L'on voit par ce nouveau fait où doit aboutir en Allemagne et ailleurs le rationalisme athée. Alarmé de cette apostasie presque générale du christianisme, qui se manifeste sur tous les points de l'évangélisme prussien, le clergé protestant de la Poméranie, au nombre de plus de cent pasteurs, vient de déclarer que si le gouvernement ne se hâte de formuler et de rendre obligatoire une profession de foi chrétienne, suivant la proposition faite, il y a six mois, par la minorité du concile national, lui-même prononcera sa séparation de l'Eglise évangélique. Ainsi elle croule de toutes parts, cette œuvre politique, le chef-d'œuvre du dernier régime: les uns en sortent parce qu'elle semble offrir encore quelque chose de semblable à une église, les autres l'abandonnent parce qu'elle n'ose plus tenir à aucun symbole.

SUISSE.

—Le conseil d'Etat du canton de Vaud a conçu le projet d'une loi sur les assemblées religieuses des dissidens, lequel sera soumis aux délibérations du grand conseil dans sa session du mois de mai prochain. Ces assemblées seront permises; mais à condition qu'elles seront tenues à portes ouvertes; que tout individu y pourra assister; que l'on s'y abstiendra d'orgueilleuses controverses, et qu'enfin la tranquillité n'y sera aucunement troublée; le tout sous peine d'amendes de 200 à 400 fr. de Suisse pour les simples membres de ces réunions, et du quadruple pour ses pasteurs, présidens et directeurs.

Il suffira donc de la malveillance d'un curieux qui se permettra quelques vociférations injurieuses contre l'assemblée, pour faire condamner ses membres et ses chefs à d'énormes amendes, car aucune protection ne lui est promise contre des perturbateurs qui voudraient s'y introduire. Le passé prouve ce qu'à cet égard l'on peut attendre pour l'avenir; et cette loi sera appelée: *Edit de tolérance*.

WURTEMBERG.

—Nous recevons d'illigentes nouvelles sur la situation religieuse du Wurtemberg.

Depuis que le refus fait par le Saint-Siège de confirmer l'élection de M. de Strœbelé est connu, il n'est sorti de conjectures que l'on ne forme sur le sujet qui pourra être présenté à sa place. Mais, chose douloureuse, parmi tous ces candidats, il n'en est pas un seul qui ne laisse quelque inquiétude. Le chapitre de Rottenbourg, profondément irrité du rejet de son élu, se refuse à ordonner les prières publiques qui de toutes parts lui sont demandées pour une seconde et meilleure élection épiscopale. Le Saint-Siège aura besoin de toute son énergie pour préserver la population catholique du royaume d'avoir un loup pour pasteur.

BAVIÈRE.

—Le roi de Bavière vient de faire aux catholiques de la ville de Nenzstadt (Palatinat bavarois) le don d'une somme de 20,000 florins, pris sur sa cassette privée, et en même temps il a autorisé une collecte générale dans toutes les églises du royaume, pour la construction d'une église catholique dans cette petite ville.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

—Le *Pilot* de ce matin annonce que le Parlement est convoqué pour la dépêche des affaires, le 4 juin prochain.

—Mardi au soir, vers six heures, une femme du nom de Tracy dans la rue DeBleury, a été brûlée en jetant des copeaux dans son poêle, le feu prit à ses hardes; on donna aussi l'alarme mais ses vêtements étaient déjà consumés, et sa peau noircie tombait par lambeaux; le Dr. Hoiner s'y rendit immédiatement, la fit transporter à l'hôpital où

elle mourut peu de tems après. Elle laisse deux enfans. On a rapporté que la malheureuse était alors en état de boisson.

Courage d'une jeune fille.—L'habitation de M. Ahan Cole, de Conesville, est devenue, mardi dernier, la proie des flammes. Une jeune fille de quinze ans à peine, avait été chargée de prendre soin de deux enfans en bas âge: elle était allée chercher du lait, à quelques pas de la maison, quand elle aperçut l'incendie. En entendant les cris des deux enfans elle voulut courir à leur secours, mais lorsqu'elle ouvrit la porte, la fumée la suffoqua et l'empêcha d'avancer; elle appela alors un homme nommé Giles Wright, le suppliant de sauver les deux innocentes créatures; ce dernier eut peur et refusa; la jeune fille, ne consultant que son courage, se précipita au milieu des flammes et ramena, sain et sauf, le précieux dépôt confié à sa garde.

—On nous écrit des Eboulemens (comté du Saguenay) en date du 30 mars, qu'une tempête d'une violence telle qu'on n'en a pas vu de semblable depuis quarante-quatre ans, s'y est fait sentir le samedi précédent, accompagnée d'une forte chute de neige. Dans le voisinage de l'église, des granges et des étables ont été renversées, dont deux entièrement écrasées jusqu'à leurs fondations. Les couvertures de l'église, de la sacristie, d'une maison et d'une autre grange ont aussi été endommagées; près de la moitié de celle de la sacristie a été enlevée. Plusieurs autres bâtimens ont souffert plus ou moins; et une goëlette en hivernement, après avoir cassé la chaîne de son ancre, a été entraînée en dérive. On craignait qu'il ne fût arrivé d'autres accidens que l'on ne connaissait pas encore.

CANADIEN.

L'Hudson.—La navigation est encore fermée entre Hudson et Albany, mais on s'attend, d'un jour à l'autre, à pouvoir rouvrir la communication, par la rivière du Nord, entre ces deux villes.

ANGLETERRE.

—Les évêques anglicans ont conclu avec le gouvernement un arrangement d'après lequel il sera créé quatre nouveaux évêchés qui ne siègeront pas à la chambre des lords. Le gouvernement proposait de nommer un évêque à Manchester qui aurait fait partie de la chambre haute.

Lettre non réclamée au bureau de poste.—Le maître de poste de Londres dit que les lettres d'argent refusées chaque année au bureau de poste de cette ville, contiennent une valeur d'environ £100,000, et que plusieurs mille louis sont trouvés dans des lettres qui ne sont pas adressées.

GRÈCE.

—Les journaux d'Athènes du 19 janvier nous apprennent que la chambre des députés s'occupait de la loi sur la réorganisation des évêchés. Un député, M. Capinanki, représentant de Sparte, avait proposé de prendre pour type de l'organisation intérieure des évêchés de l'ordre mystique qui règne dans le paradis, la hiérarchie des archanges, des anges, des séraphins, des chérubins, des trônes et des puissances.

L'examen du budget ne devait commencer qu'après l'adoption ou le rejet du projet de loi sur les évêchés.

C'est M. Piscatory, ministre de France, qui a harangué le roi au nom du corps diplomatique, à l'occasion de la solennité du nouvel an selon le calendrier grec.

ÉTATS-UNIS.

Danger de passer sur la glace.—Deux jeunes frères de Schenectady, nommés Salisbury, âgés, l'un de dix-neuf ans et l'autre de seize ans, se sont noyés, mercredi dernier, en traversant, sur la glace, la rivière Mohawk. Ils revenaient à pied, à Schenectady, et il se trouvaient à peine éloignés de trois mètres du bord, quand la glace se rompit sous leurs pas; ils disparurent, entraînés par le courant, sans qu'on pût leur porter secours.

Importante découverte.—Un correspondant du *St. Louis Republican*, dit: M. J. A. Hubbard, qui avait été, dans sa jeunesse, ainsi qu'un de ses frères, mordu par un chien enragé, dit qu'ils furent tous deux guéris en buvant une forte décoction d'écorce de frêne noir, qui comme on le sait, est un excellent remède contre la morsure du serpent à sonnette; ils avalèrent pendant huit jours trois grands verres de ce breuvage, par 24 heures. C'est un remède bien simple, et dont on devrait au moins faire l'essai.

Une famille vouée à la fatalité.—Il y a quelques années, le nommé Mathias Rust tomba en portant du bois et expira sur-le-champ, laissant une fille et un fils nommé Calvin Rust. Quelque tems après, la femme de celui-ci glissa dans sa chambre en vaquant aux soins du ménage et mourut également. Calvin Rust se maria, mais il perdit bientôt sa seconde femme, après une maladie de 48 heures. Lui-même fut tué plus tard par la chute d'une machine tandis qu'il était occupé à voir extraire des pierres d'une carrière. Enfin le 12 du mois dernier, sa belle-sœur descendait une colline en sleigh, lorsque des bœufs qui descendaient derrière elle un chariot chargé, vinrent, entraînés par la pente, s'abattre sur sa voiture: la mort a été instantanée.

LE KNOT.

CHAPITRE 9.

SUITE.

Le comte dissimula l'inquiétude que lui causait cette brusque apparition des Russes, mais au fond son embarras était extrême: rien n'était encore prêt pour l'exécution de ses plans, et si des forces supérieures se montraient déjà dans le pays, il y avait à craindre que les efforts de ses partisans ne fussent paralysés par cette redoutable présence. Aussi voulut-il aller reconnaître lui-même le corps de troupes qui lui était signalé; il pria Raphaël de l'accompagner, et

fit suivre à quelque distance par quelques uns de ses gens, et montant à cheval, il s'avança rapidement dans la plaine qui s'étendait à perte de vue devant la façade du château. Après avoir traversé la petite rivière qui coulait au pied de l'esplanade, le comte et Raphaël prirent à droite dans la direction de Grodno, et ils ne tardèrent pas à apercevoir, aux dernières lueurs du jour, les baïonnettes russes qui couvraient la route d'un réseau d'acier. Le détachement s'était arrêté, et les officiers, groupés à quelques pas, paraissaient se consulter sur les mesures à prendre.

— Il y a bien là sept à huit cents hommes, dit le comte à son compagnon. Quel malheur que nous n'ayons pas deux jours de plus devant nous : nos forces réunies auraient eu bon marché de cette troupe, et l'enthousiasme d'une première victoire pouvait avoir d'incalculables effets dans toute la province.

— J'aperçois trois ou quatre pièces de canon, dit Raphaël, en les faisant remarquer au comte.

— Tant pis ; nous n'aurons que plus de mal à nous maintenir dans notre position, répondit le comte d'un air découragé. Mais ne nous oublions pas ici, nous n'avons pas une minute à perdre. L'ennemi ne sera devant le château que dans une heure, la nuit sera venue et il ne pourra rien entreprendre avant demain matin. Nous aurons donc encore douze à quinze heures devant nous pour préparer nos moyens de défense. S'ils sont suffisants, nous tenterons un coup de désespoir : si nous sommes trop faibles pour attaquer comme je le crains, nous ferons tout ce qu'il dépendra de nous pour donner à nos amis le tems de nous rejoindre. Je ne puis véritablement comprendre comment ces Russes nous arrivent ainsi comme la foudre sur les bras. Il est impossible que les prisonniers que nous avons renvoyés hier aient pu arriver à tems à Grodno, y donner Palarme, et repaître sitôt en si nombreuse compagnie : c'est de toute impossibilité. Mais alors.... je m'y perds.

Nous allons éclaircir cette difficulté en quelques mots : on se rappelle le billet que l'intendant de Stanislas avait secrètement fait tenir au chef du détachement cantonné dans le château. Celui-ci, sans perdre de tems, avait lancé un exprès pour demander des secours, et lorsque le lendemain il avait dû reprendre, avec ses soldats désarmés, la route de Grodno, il avait rencontré à mi-chemin ce secours qui arrivait à marche forcée. Mais il ne se composait que d'une centaine d'hommes, et les événemens avaient bien changé de face depuis la veille : alors il ne s'agissait que d'arrêter un coupable protégé par sa famille et ses amis ; aujourd'hui c'était un commencement de révolution à combattre. Les deux détachemens jugèrent donc à propos de s'arrêter en envoyant demander un nouveau renfort, qui ne se fit pas entendre, et dont l'importance était mesurée à la gravité du mouvement qui se manifestait. C'est ainsi que les Russes déjouaient les prévisions du comte, en se montrant deux jours plus tôt qu'il ne s'y était attendu.

Mon cher Raphaël, reprit celui-ci en regagnant à toute vitesse le chemin du château, je n'ai pu vous dissimuler la gravité du péril où nous nous trouvons : c'est à nous de redoubler de courage et de sang-froid pour maintenir nos gens dans la confiance qui les anime et pour redoubler, s'il se peut, leur enthousiasme. Car il n'y a qu'un coup d'audace qui puisse nous tirer de ce mauvais pas. C'est cette artillerie qui me déconcerte le plus, car les effets en sont terribles sur des hommes qui ne sont pas exercés.

— Eh bien ! nous ferons comme les Vendéens dans leurs luttes avec la république française, répondit gaiement Raphaël ; nous nous mettrons à genoux devant les canons, et les boulets passant par-dessus nos têtes, nous saurons arriver jusqu'aux canonnières.

— A merveille, et c'est parler comme un vieux soldat. Vous avez toujours eu du goût pour notre métier, mon cher Raphaël ; malgré vos dernières idées sur notre politique. Vous vous souvenez sans doute qu'il y a quelques années, vous étiez le plus ardent de mes jeunes amis. Mais comme le liège, le naturel revient toujours sur l'eau.

— Sous une forme ou sous une autre, répondit Raphaël, ma première pensée a toujours été de me dévouer pour mon pays. Et certes, je ne lui refuserai pas mon sang dès qu'il me le demandera.

— Puissent tous ceux qui se sont associés à notre entreprise vous ressembler, ô mon ami, et je ne connais aucun obstacle capable de nous arrêter.

En parlant de la sorte, ils atteignaient l'esplanade, sur laquelle toute la rustique garnison du château s'était rassemblée.

— Mes enfans, s'écria le comte en mettant pied à terre, les Russes approchent : mais avant qu'ils puissent rien entreprendre, nous serons trop nombreux pour les combattre à forces égales, et ma seule crainte, c'est que nos amis, les cernant de tous côtés, ne nous enlèvent l'honneur de les vaincre.

— Marchons ! conduisez-nous à leur rencontre ! s'écria-t-on de toutes parts avec un enthousiasme qui rassura le comte.

— Non, mes amis, reprit-il avec le ton du commandement, vous ne marcherez que lorsque votre chef jugera le moment opportun. N'oubliez pas que vous êtes soldats, et que la discipline doit régler tous vos mouvemens. Cette nuit, j'attends de nombreux renforts, et la prudence veut que nous suspendions nos coups jusqu'à leur arrivée. Nous ne devons pas plus combattre sans nos amis que nous ne voudrions qu'ils combattissent sans nous. Préparez vos armes et reposez-vous en comptant sur notre vigilance.

Ayant ainsi prévenu l'esprit de sa troupe contre le découragement qu'aurait pu produire la brusque apparition de l'ennemi, le comte s'empressa de prendre tous les moyens de défense pour retarder l'attaque qu'il redoutait. Il fit d'abord allumer de grands feux sur toute la ligne de l'esplanade, comme pour indiquer le campement d'une grande multitude, et il imprima une nouvelle activité aux terrassements, déjà fort avancés, et qui devaient mettre son monde à l'abri du canon. Puis, se dirigeant vers la rivière, qu'il fallait nécessairement traverser pour aborder le château, il fit abattre le pont de bois qui unissait les deux rives. De la sorte il arrêtait la marche des Russes et les forçait à exécuter des travaux qui devaient retarder encore leurs mouvemens. S'étant ainsi assuré de quelques heures de plus, et après avoir détaché plusieurs de ses gens pour battre la campagne et surveiller l'ennemi, il rentra dans l'intérieur du château avec Raphaël et Casimir : le curé et Rosa vinrent au devant d'eux pour savoir les nouvelles du dehors.

— Il n'y aura rien de sérieux avant demain, dit le comte ; seulement, nous avons besoin de bien employer notre tems d'ici là. Et vous ne serez pas de trop pour nous aider. Il faut que sur-le-champ nous fussions partir des messagers avec des lettres pressantes pour nos amis, afin qu'ils nous rejoignent ici avant le jour avec tout ce qu'ils pourront réunir de monde. Soyez donc mes secrétaires pour un moment.

Le comte, alors, écrivit une lettre qui fut copiée une vingtaine de fois avec des adresses différentes : il fit partir les messagers devant lui en leur ordonnant de courir bride abattue et de revenir le même.

(A continuer.)

AGRICULTURE.

Le lait suie contre les brûlures graves.

Dans un cas de brûlure très grave de l'avant-bras, M. le docteur Ebers ne pouvant parvenir à maîtriser la suppuration, qui menaçait d'enlever le sujet, eut l'idée de recourir, en désespoir de cause, à l'emploi d'une forte décoction de suie préparée d'après la formule suivante :

Pr. Suie de cheminée, une poignée.

Eau commune, une pinte.

Faire bouillir jusqu'à réduction d'un tiers et pa-ser.

M. Ebers imbibait avec ce décocté des gâteaux de charpie, dont il recouvrait ensuite la masse suppurante. Cette application qui d'abord fit à peine éprouver un léger picotement, amena d'ailleurs des résultats inespérés.

En effet, le lendemain, au milieu d'un lac de pus, on trouva l'appareil sec et la plaie dans un état excellent. L'amélioration fit des progrès rapides dans les jours qui suivirent ; la fièvre qui avait existé jusque-là disparut complètement, et enfin le malade ne tarda pas à recouvrer la santé.

Nous regrettons de nous voir forcé d'insister sur un fait qui prouve peut-être plus que tout le reste l'état arriéré de l'agriculture en Canada. On nous dit donc que malgré l'abondance des fourrages, cette année, nos cultivateurs n'ont pas de vaches à lait que celles qu'ils hivernent sont généralement dans le plus pitoyable état, et cela par la plus coupable des négligences, faute des soins nécessaires. Il est facile de comprendre alors comment les cultivateurs canadiens n'ont pas la moindre idée des avantages de l'économie rurale. Des vaches ainsi soignées loin d'être profitables au cultivateur sont un fardeau de plus ajouté à tous les autres. Comment veut-on que des bestiaux mal nourris, tenus dans des étables malsaines qu'on ne nettoie que rarement, sur le pavé desquelles les vaches croupissent dans un foinier qui s'attache à leur corps et qui y reste jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même, comment veut-on que de pareils bestiaux profitent au cultivateur ? Le lait de ces vaches ainsi maltraitées doit nécessairement être bien moins nourrissant ; les veaux qu'elles donnent se ressentent infailliblement de cette négligence, de là la race chétive et rabougrie d'animaux que l'on voit dans nos campagnes.

On sent donc de quelle importance il serait de stimuler l'attention de nos cultivateurs sur un sujet d'une importance si vitale pour l'agriculture. C'est aux Sociétés d'agriculture qu'il serait facile de produire de beaux résultats au moyen des primes qu'il est en leur pouvoir d'accorder. Pour cela il leur faut complètement changer leur système d'encouragement, commencer par donner l'essor à l'économie rurale, en encourageant la culture des légumes, et donner de plus des primes toutes spéciales et même considérables à ceux des cultivateurs dont les animaux recevraient le plus de soins. De cette manière les cultivateurs comprendraient bien vite qu'il est de leur intérêt d'augmenter le nombre de leurs bestiaux, de les bien soigner.

AUX MM. DU CLERGE.
 ON s'abonne à la Librairie des Soussignés :
A BROWNSON'S QUARTERLY REVIEW, publié à Boston.
 Abonnement, 15s. par Année.
ET AU UNITED STATES MONTHLY CATHOLIC MAGAZINE, publié à Baltimore.
 Abonnement 15s. par Année.
E. R. FABRE ET CIE.
 Rue St. Vincent, No. 3.
 Montréal, 9 avril 1847.

UN INSTITUTEUR d'expérience qualifié pour une Ecole-Modèle; capable d'enseigner la langue anglaise avec une prononciation parfaite, pouvant prendre la conduite d'un chœur pour les cérémonies etc. etc, et enseigner la tenue des livres de comptes de marchand, les principes de l'arpentage, l'arithmétique dans toute son étendue, etc. désirerait se placer dans une paroisse au proche de Montréal autant qu'il sera possible, il serait prêt à prendre engagement avec Messieurs les Commissaires, présentement pour commencer au 1^{er} Juillet prochain, il faut s'adresser à Messire E. Lecours, prêtre et curé de Châteauguay.
 9 avril 1847.

ATELIER DE RELIEUR



LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur Echoppe de Reliure, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une LIBRAIRIE, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE.

Leur Etablissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cédera à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur sera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale; comme pour contenter ceux qui les patroniseront.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 Janvier 1847.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix : 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPELEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.

AGENT.

17 janvier.—4f.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Bassé-Ville,

PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.

Novembre 1846.—3m.

FRENIÈRE,

RUE BLEURY, No. 46.

Peintre et Vitrier,

Doreur à l'Huile et sur le Verre,

Encadreur de Gravures, et ouvrages faits à l'Aiguille.

Vernisseur de Cartes Géographiques et poseur de Tapisserie.

2 octobre 1846.—6m.

AVIS AUX MM. DU CLERGE.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VINS FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

MANUEL DE LA TEMPERANCE.

PAR LE R. P. C. CHINIQUY.

Approuvé par NN. SS. les Evêques,

A VENDRE,

A L'ÉVÊCHÉ de Montréal, rue St. Denis; chez Jos. Roy, éc., rue St. Paul; chez le Dr. COTÉ, droguiste, encoignure des rues Notre-Dame et St. Denis; et chez tous les libraires de Montréal.

Prix: Trente sous le volume.—12s. la douzaine.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE M. OLIER.

FONDATEUR DE ST. SULPICE ET DE LA COLONIE DE MONTRÉAL, AVEC PORTRAIT.

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Evêque, à l'occasion de la guérison de la *Sœur Marie S. Dufresne*, à présent dite Sr. *Marie*.

Se vend 15 sous chez M. Perrault, imprimeur, MM. Fabre et Cie., libraires, et chez les Portiers du Séminaire, du Collège, de l'Hôtel-Dieu et de la Providence.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE.

MONTRÉAL, 14^{re} NOVEMBRE 1846.

AVIS PUBLIC est donné par les présentes, qu'en conformité à l'annonce insérée dans le *Canada Gazette* de ce jour (14 novembre); en tête de Liste No. 7 des réclamation de Miliciens du Bas-Canada, ce Bureau cessera, après le 30^e juin prochain, de s'occuper d'aucune réclamation, dont les audits et autres papiers requis n'auront pas alors été produits; et que tout Script, déjà fait, qui n'aura pas été réclamé, sera alors annulé.

UNE insertion mensuelle de l'avis qui précède jusqu'au 30^e juin 1847, dans la *Minerve*, l'*Aurore des Canadas*, les *Mélanges Religieux*, le *Canadien*, le *Journal de Québec*.

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITE ET DU DISTRICT.

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PAR CENT sur tous les Dépôts, qui seront faits le et après le premier Janvier courant.

Les Dépôts sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirées des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requérant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jaudis ou Vendredis, vu que le Bureau des Directeurs se réunit régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigent, on pourrait s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine. Le Président et le vice Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHNS COLLINS,
Secrétaire et Trésorier.

Bureau de la Banque d'Épargnes de la Cité et du District, No. 46 grande rue St. Jacques, à côté de l'Ottawa Hotel.

NOUVELLE IMPORTATION.

ON VIENT DE RECEVOIR à l'HOPITAL GÉNÉRAL (Sœurs-Grises) de cette ville le bel assortiment d'Objets d'Eglise attendus et annoncés dans le cours du mois dernier **ET TOUS LES PATRONS SONT NOUVEAUX.**

Chaque article est garanti et porte encore toute la fraîcheur des métiers.

Cette importation se compose de

CROIX DE CHASUBLES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs

" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochées tout en or.

" " " " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPE ET BANDE DE DALMATIQUES

En drap d'or (imitation) à dessins très riches et saillants.

" Damas brochés en or et couleurs.

(assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix

GARNITURES COMPLÈTES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ÉTOILES ET VOILES DE BÉNÉDICTION.

Les Etoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.

Les Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ÉTOFFES À ORNEMENS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reflets riches et brillants.

Drap d'argent à pluie d'argent.

Drap d'or (imitation) à brochures nouvelles.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très près et toujours à bas prix toute la mode à été (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

Pour importations directs s'adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St. New-York

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1 ^{re} insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1 ^{re} insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1 ^{re} insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FABRE, libraire. Montréal.
 D. MARTINEAU, prêtre, vicaire. Québec.
 F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège. Ste. Anne.
 VAL GUILLET. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR.
 IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLEAU, IMPRIMEURS.